

## Un passage du *Tract. in Ev. Ioh. 15, 10*

Un bon moyen pour étudier les Pères, c'est d'être obligé de les traduire, surtout s'il s'agit d'une traduction en une langue totalement différente de l'original. Les évêques du Japon ont imposé une telle obligation aux patrologues du Japon qui ont reçu l'ordre de préparer des traductions des lectures patristiques du Bréviaire en s'appuyant sur les textes originaux. La participation à ce travail a été pour moi l'occasion de maintes découvertes. Tout en admirant le merveilleux travail des compilateurs de ces lectures, je suis tombé aussi sur quelques bêtises, inévitables, certes, dans un travail d'une telle envergure. Pour en donner un seul exemple : dans le Sermon 45 de Saint Grégoire de Nazianze (édition de 1973) lu au 5<sup>e</sup> Samedi du Carême, les mots « dicere nostrum est, illius docere » reproduisent fidèlement une erreur typographique de la traduction latine que donne la Patrologie de Migne (PG 36, 655, ligne 9). Il faut lire : « discere nostrum est, illius docere », l'original grec étant : ἡμῶν μὲν τὸ μαθεῖν, ἐκείνου δὲ τὸ διδάξαι (l. c. 656, ligne 8).

Dans le texte de la 15<sup>e</sup> Homélie de Saint Augustin sur l'Évangile de Saint Jean, lu le 3<sup>e</sup> Dimanche du Carême, il ne s'agit pas d'une simple bêtise ; le texte du Bréviaire reproduit exactement celui de la meilleure édition critique actuelle, celle du *Corpus Christianorum* (36, 154). Mais en essayant de la traduire en Japonais d'une manière intelligible, je me suis heurté à une difficulté insurmontable. Il s'agit de la Samaritaine, au puits de Jacob. Voici le texte des éditions critiques (*Tract. in Ev. Ioh. 15, 10*) :

« ...ista mulier... typum gerebat Ecclesiae... Audiamus ergo in illa nos, et in illa agnoscamus nos, et in illa gratias Deo agamus pro nobis. Illa enim figura erat, non ueritas ; quia et ipsa praemisit figuram, et facta est ueritas. Nam creditit in eum, qui de illa figuram nobis praeten-debat. »

Voici la traduction française de M.-F. Berrouard, publiée dans la Bibliothèque Augustinienne (Descleé de Brouwer, 1969, p. 771-773) :

« ...cette femme, figure de l'Église... Écoutons-nous donc en elle, reconnaissions-nous en elle et en elle rendons grâce à Dieu pour nous. Elle était une figure en effet, et non pas la réalité ; et parce qu'elle-même offrait par avance une figure, elle est aussi devenue réalité. Car elle a cru en celui qui nous la proposait comme figure. »

En prenant le texte, tel quel, et en essayant de le traduire, je me heurtais à une contradiction. Dans une première phrase, Augustin nie que la Samaritaine soit « ueritas » (réalité). Dans la phrase suivante, il affirme qu'elle est devenue « ueritas » ! On ne peut pas éluder cette difficulté en disant que, selon Augustin, la Samaritaine était

« figure et non vérité » avant d'avoir cru au Christ, et devient vérité après avoir cru en lui, car c'est précisément par son passage de la gentilité à la foi que la Samaritaine est figure de l'église des gentils. La Samaritaine est en même temps figure *et* vérité, parce que, tout en étant figure de la nouvelle économie du salut, elle en fait aussi partie, grâce à sa foi personnelle au Christ. Il est donc très improbable, sinon impossible, qu'Augustin dise d'elle catégoriquement : elle n'est *pas* vérité, *non ueritas*.

La difficulté augmente si on considère de plus près la phrase : « *quia et ipsa praemisit figuram, et facta est ueritas* ». M.-F. Berrouard traduit : « et parce qu'elle-même offrait par avance une figure, elle est aussi devenue réalité ». Cette traduction n'est pas satisfaisante, ni logiquement, ni grammaticalement. Le traducteur prend la prodoce comme raison de l'apodose, mais « offrir par avance une figure » ne peut pas être la raison de « devenir réalité ». Le propre des figures est généralement de ne *pas* être « *ueritas* ». Le *quia* se réfère donc plutôt à la phrase précédente. De plus, il y a une difficulté grammaticale. Elle regarde les deux *et*. Le traducteur traduit *et ipsa* par : « elle-même ». Mais la traduction exacte serait plutôt : « elle aussi ». Évidemment, « parce qu'elle aussi offrait par avance une figure, elle est aussi devenue réalité » ne donne pas un sens satisfaisant. En fait, dans le contexte, Augustin ne parle pas d'autres figures auxquelles la figure de la Samaritaine pourrait être ajoutée par un « aussi ».

Nous croyons donc, qu'on doit rattacher le *et* de la prodoce à l'*et* de l'apodose est traduire : « Car elle offrait aussi par avance une figure, et elle est devenue aussi réalité ». Une telle traduction, si elle est correcte, augmente la difficulté du texte. En fait, comment Augustin peut-il donner comme raison du fait que la Samaritaine n'est pas la « *ueritas* », cet autre fait, qu'elle est, tout ensemble, figure *et* « *ueritas* » ?

En méditant longuement sur cette difficulté, soudainement une solution se présenta à mon esprit. Il suffisait de changer une seule lettre et tout s'arrangeait parfaitement. Je crois donc que le texte original ne portait pas « *Illa enim figura erat, non ueritas* », mais « *Illa enim figura erat, nos ueritas.* » En lisant le texte de cette manière, on en peut présenter la traduction suivante :

« Écoutons donc nous-mêmes en elle, reconnaissons-nous en elle, et en elle rendons grâce à Dieu pour nous. En effet, elle était une figure, nous sommes la vérité. Car elle offrait aussi par avance une figure, et elle est devenue aussi vérité. Car elle a cru en celui qui nous la proposait comme figure. »

Même ainsi le texte ne coule pas parfaitement. Mais il faut se rappeler qu'il s'agit d'un sermon où la parole vive du prédicateur ne suit pas les règles d'un traité scolaistique. Pour être plus exact Augustin aurait dû dire : « *Illa enim figura erat, nos ueritas sumus* ». Il omet le *sumus* pour accentuer avec un plus grand effet le *nos ueritas*. De plus, le *quia* de la phrase suivante ne se rattache pas seulement à la phrase précédente, mais aussi et surtout au « *et in illa gratias Deo agamus pro nobis* ». Oui, rendons grâces, car elle est figure *et* vérité, et illustre ainsi le passage de la gentilité à la vérité du Christ.

Je ne suis pas un latiniste de métier et, pour cette raison, j'offre avec quelque appréhension cet essai de correction textuelle aux spécialistes. Si j'ose le faire, c'est par désir de donner une occasion aux nombreuses personnes qui lisent chaque année cette Homélie dans leur Bréviaire de connaître mieux la beauté de la pensée du Docteur de la Grâce.

Pierre NEMESHEGY S.J.  
(Professeur à la Faculté de Théologie  
de l'Université Sophia, Tokyo)